NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

99 N° 1 1977

La vie religieuse dans un monde areligieux

Thaddée MATURA (o.f.m.)

p. 51 - 61

https://www.nrt.be/fr/articles/la-vie-religieuse-dans-un-monde-areligieux-1089

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La vie religieuse dans un monde areligieux

A considérer l'histoire déjà longue de la vie religieuse : ses commencements, ses crises, ses reprises, on reste frappé par le caractère particulier du moment que nous vivons. En peu d'années, une sorte de mutation brusque s'est déclenchée, au point que, pour ne parler que de ses expressions extérieures, la vie religieuse d'aujourd'hui semble n'avoir rien de commun avec ses formes d'il y a moins de vingt ans. Un franciscain du XVe siècle se retrouverait peut-être plus facilement chez ses frères du XIXe ou même de la première moitié du XXe siècle, qu'un frère de 1935, transporté subitement de son couvent dans une fraternité de travail implantée en pleine ville moderne ! Les nombreux changements du passé, et Dieu sait s'il y en eut !, se faisaient toujours à l'intérieur d'un cadre de tradition et par référence à des valeurs universellement reconnues. Aujourd'hui, on a l'impression de ne pas bien savoir où aller ni à quoi se référer.

Cette incertitude, source d'angoisse, d'hésitation, de fuite en avant ou de durcissements nostalgiques, n'est pas propre, c'est évident, aux religieux de cette fin du XXe siècle ; elle est un fait général de civilisation. C'est l'homme d'aujourd'hui, c'est l'humanité tout entière qui est affectée par une crise sans précédent, d'où peut sortir le meilleur et le pire. Or le chrétien engagé dans la vie religieuse est d'abord un homme de son temps ; rien de surprenant que les remises en question, les rejets, les tâtonnements, la recherche de voies nouvelles s'appliquent également à ses options chrétiennes et religieuses.

Cette réflexion, qui s'interroge sur la vie religieuse dans un monde areligieux ou néo-païen, tentera de décrire en un premier point la situation du fait religieux dans le monde contemporain. On verra, en deuxième lieu, comment cette situation provoque une crise d'identité et de valeurs pour l'humanité, pour le christianisme et pour la vie religieuse. Le troisième point, enfin, suggérera des exigences qui paraissent s'imposer particulièrement à la vie religieuse, si elle veut retrouver son dynamisme et devenir signifiante pour l'homme qui émerge de la crise.

I. — LE FAIT RELIGIEUX DANS LE MONDE

Depuis son apparition au IVe siècle, la vie religieuse s'est inscrite, sauf de rares exceptions, dans le cadre d'un monde chrétien. En

effet, c'est vers cette époque, par un renversement de la situation, que des valeurs et des normes chrétiennes, au lieu d'être réservées à un groupe minoritaire, non conformiste et suspect, sont devenues, au moins comme référence théorique, le tissu même de la société socio-politique. Cet état de choses a duré, en gros, jusqu'au XIXe siècle et même, en certaines zones, jusqu'au XXe siècle. Le monde occidental, issu de l'empire romano-byzantin, se voulait chrétien et a possédé assez de dynamisme pour assimiler à sa culture et à sa foi les vagues successives de barbares germains et slaves, et pour imposer ses valeurs au nouveau monde qu'il a conquis.

Ainsi pendant plus de quinze siècles la vie religieuse surgissait et évoluait à l'intérieur d'un monde où d'emblée elle avait une place reconnue. Depuis deux siècles au moins, la situation a commencé à se modifier. A partir de la Révolution Française, des Etats se proclament, sinon antireligieux, du moins laïcs, c'est-à-dire tels que la religion y devient affaire privée sans qu'aucun rôle officiel lui soit reconnu dans la structuration de la société. Cette évolution n'a pu que perturber profondément la communauté chrétienne. Celle-ci avait une longue habitude de vivre dans un monde qui lui réservait une place et lui reconnaissait un pouvoir spirituel, dont elle usait et quelquefois abusait. En face d'un monde devenu hostile, ou pour le moins indifférent, autre en tout cas, et ne la regardant plus comme « maîtresse de vérité », l'Eglise, et en premier lieu ceux qui forment son institution : prêtres, religieux, religieuses, se sentent frustrés, désorientés. Quelle attitude prendre vis-à-vis d'un monde que l'on dit séculier ou areligieux ? Que faut-il assumer, que rejeter, sans se fermer ni perdre son identité ?

Mais serrons d'un peu plus près l'analyse du phénomène. Quelle est, dans l'ensemble de notre monde, la place occupée aujourd'hui par les religions ? A certains égards elles constituent encore une présence bien massive. L'Occident, même dans les pays socialistes, est loin d'assister à la mort du christianisme et des Eglises. Malgré la chute généralisée de la pratique religieuse et l'indifférence des masses, les Eglises (institution et édifices) restent plus qu'un élément folklorique, et les voix religieuses, quand elles s'élèvent à propos, connaissent encore une audience étonnante. Dans les pays islamiques, la symbiose entre le social, le politique et le religieux évoque notre moyen âge plus qu'elle ne suggère une crise. L'Afrique, avec sa forte religiosité naturelle, est en train de basculer du côté de l'Islam et du christianisme. Quant à l'immense continent asiatique, réservoir des deux tiers de la population mondiale, il reste profondément imprégné, soit par l'hindouisme, soit par le

bouddhisme, soit par les traditions taoïstes. Ni les régimes politiques (Chine) ni la vague matérialiste venue de l'Occident (Japon) n'ont réussi, pour l'instant, à remodeler ce continent en profondeur.

Un premier regard, même critique, révèle donc tout un côté positif. Les religions universelles : hindouisme, bouddhisme, judéo-christianisme, Islam, se portent bien ; on pourrait même démontrer qu'en bien des cas elles rajeunissent et retrouvent un nouvel élan. Mais l'objectivité exige que l'on considère également l'autre côté de la médaille : l'état de crise où se trouvent les religions, en elles-mêmes et dans leur rapport avec la société. Pour ce faire, limitons-nous à l'Occident chrétien, puisqu'aussi bien c'est lui qui est le milieu où se vit l'expérience d'Eglise et de vie religieuse.

Or, que voyons-nous ? L'Occident, qu'il soit socialiste ou capitaliste, s'emploie à construire des sociétés sans tenir compte des structures du réel total telles que les dévoile l'interprétation chrétienne de l'existence. En un mot, le monde nouveau s'édifie en dehors des références chrétiennes. Celles-ci, encore faiblement perçues, ne s'imposent plus comme des valeurs sûres. Même si l'ensemble de l'Occident est modelé par ces valeurs (sens de l'homme, de la vie, survie, destin final de l'univers, sens de la justice, primat de l'amour, etc.), la confusion, les incertitudes, les mises en question règnent partout. On ne peut plus dire, en effet, que l'inspiration chrétienne motive les décisions socio-politiques, ou que les réponses de la foi donnent un sens à la vie de l'humanité. Les orientations, les choix, se font d'une façon pragmatique, au ras du sol, et en définitive, à la surface du réel. C'est là, d'ailleurs, le drame.

Les plus lucides, il est vrai, cherchent plus profond, car ils se rendent compte que rien de valable ne peut se faire sans que soit affirmé un sens pour l'homme et pour le monde. Une telle affirmation fait déjà partie d'une certaine foi, donc de la religion. Mais la plupart du temps cette foi n'a pas grand-chose de commun avec le christianisme, quand elle ne le contredit pas. Tantôt ce sera ce que l'on appelle l'humanisme bourgeois : vision optimiste de l'homme, de sa rationalité, de ses capacités ; affirmation de la vie qui souvent gomme son caractère tragique ainsi que le scandale de la mort. C'est sur une telle base — dont l'origine judéo-chrétienne est évidente, mais qui, faute de reposer sur la foi en Dieu, s'avère d'une extrême fragilité — que s'appuie, en gros, la société de consommation. D'aucuns parlent d'un humanisme scientifique ou technologique, qui fonderait la valeur de l'homme sur la science. Mais un tel humanisme est sans doute encore à naître, car la plupart des grandes figures de la science et de la technique s'interrogent avec appréhension sur le pouvoir concentré entre

leurs mains, plus qu'elles n'indiquent des chemins d'avenir pour l'homme (une exception : vision teilhardienne et « Gnose de Princeton »). Il y a certes le puissant et bien structuré humanisme marxiste. Dans sa vision globale de la matière et de son évolution dialectique, l'homme occupe une place précise et capitale, étant celui qui achève le monde par son travail et prépare les voies d'une société idéale, sans classe, sans argent, libérée de toutes les aliénations. Offrant un outil d'analyse qui s'affirme scientifique, structuré comme une Eglise, avec ses autorités, ses dogmes, ses exigences radicales et ses excommunications, le marxisme apparaît à beaucoup comme une réponse aux incertitudes et une base solide pour l'engagement.

Ces divers humanismes, pourtant, se voient exposés à la critique conjuguée des idéologies du soupçon : psychologie des profondeurs, analyse linguistique, structuralisme. Ce qu'il y a de commun à ces systèmes, c'est la certitude et parfois la démonstration que l'homme n'est qu'un désir à jamais inassouvi ou un point ténu, facilement réductible à des structures impersonnelles, en fin de compte privées de sens.

Reconnaissons encore que la plupart des hommes vivent simplement au jour le jour, sans entrer dans les subtilités des idéologies, écrasés ou étourdis par la vie, incapables, sauf en des moments rares, d'entendre dans leurs profondeurs la question qu'on ne peut laisser sans réponse. A cet égard, la jeunesse d'aujourd'hui, sceptique quant aux réponses données, d'où qu'elles viennent, incertaine des chemins à prendre, instinctivement angoissée face à la vie, est une bonne illustration de la situation générale.

Que veut démontrer cette analyse ? Le fait que la vision chrétienne du monde est bien moins répandue qu'on ne le pense. Même si le christianisme occupe encore une place importante en Occident, il reste que ce monde n'est pas un monde chrétien. Faut-il l'appeler sécularisé (c'est un mot-piège qui a plus de quinze significations possibles [1]) — areligieux (c'est-à-dire sans religion, alors qu'en fait il s'appuie sur des substituts religieux) — ou néo-païen (dans le sens qu'il véhicule des valeurs certes religieuses, mais disparates, incertaines, décentrées) ? L'appellation importe peu ; ce qui apparaît évident, c'est que la référence chrétienne n'est pas tenue pour une valeur normative et qui s'imposerait. Un tel fait n'est pas forcément négatif : après tout, le christianisme a vécu ses trois premiers siècles d'existence, qui n'ont pas été les moins vigoureux

---

1. D'après l'étude de John MACQUARRIE, *God and Secularity*, cité par L. BOUYER, *Religieux et clercs contre Dieu*, coll. *Présence et pensée*, Paris, Aubier, 1975, p. 47.

ni les moins dynamiques, au milieu d'un monde hostile qui n'avait aucune référence chrétienne.

II. — CRISE DE VALEURS, CRISE D'IDENTITÉ

Le monde antique (gréco-romain) avait de fortes structures religieuses : le culte de l'empereur divinisé assurait la cohésion de l'existence collective ainsi que de la sphère privée. Depuis Constantin, c'est le christianisme qui avait pris, pour de nombreux siècles, le relais : il constituait la force unifiante d'un monde par ailleurs diversifié et multiple. Aujourd'hui, on vient de le voir, nous nous retrouvons dans un monde éclaté : aucun système de valeurs, aucune référence commune ne s'impose absolument. Les points d'appui fermes ont chaviré, et l'homme, croyant ou non, est emporté par un mouvement de dérive.

Ce n'est pas seulement une certaine vision du monde, hiérarchique et immobile, qui s'écroule, c'est l'image même de l'homme qui se trouble, perd ses traits, se désagrège. Au milieu de tant d'affirmations et de négations contradictoires, la réalité de l'homme se réduit, se dégonfle, jusqu'à devenir un point impersonnel au sein des structures, elles-mêmes sans signification. Il est de plus en plus difficile de savoir si l'homme est un être à part, unique, si sa vie et sa mort échappent aux décisions de la société (questions des transformations génétiques, de l'avortement, de l'euthanasie), si ses pulsions instinctives (sexualité, violence) sont soumises à des normes autres que son bon plaisir. Il n'est pas exagéré de penser que pour l'ensemble des hommes les questions fondamentales sur l'homme, sur sa valeur, sont des questions sans réponse. L'homme existe-t-il encore, n'est-il pas, lui aussi, mort, après Dieu lui-même ? On comprend qu'il y ait dès lors crise d'identité et crise de valeurs dans tous les domaines de l'existence, individuelle, sociale, politique. S'il n'y a aucun point d'appui, aucune référence fixe, comment promouvoir l'homme et construire pour lui une société ? Nous sommes là au cœur de tous les problèmes, à moins d'accepter comme valeur suprême le simple fait du mouvement, fût-il sans direction.

Comment un homme touché et déchiré par de telles questions et de telles incertitudes, s'il est au surplus croyant chrétien, ne serait-il pas interpellé dans sa foi ? Le soupçon qui marque d'un indice négatif l'être de l'homme se communique à toute la vision chrétienne. Etre chrétien, certes, c'est se référer d'une façon absolue à Jésus, le tenir pour principe d'intelligibilité du réel, pour sens du présent et de l'avenir de l'homme. Mais quel Jésus ? Et voilà que des questions surgissent de toutes parts sur l'histoire, sur la

foi de la communauté, sur les évangiles. La foi chrétienne, naguère en possession tranquille de ses certitudes, se trouve confrontée à toutes les disciplines historiques, psychologiques, linguistiques. De la question de Jésus, l'on est renvoyé à celle de Dieu, dont Jésus est dit révélateur et Fils, et de nouveau, à la question sur l'homme. Ainsi le cercle est bouclé, et, bien des fois, aucune issue n'apparaît possible. Car si l'homme est mort, que peut encore signifier Dieu ou Jésus ? A moins de se réfugier dans l'irrationnel et le sentiment, le chrétien d'aujourd'hui, imprégné, qu'il le veuille ou non, par la mentalité ambiante, est entraîné dans les incertitudes intellectuelles contemporaines. Dans le plus profond de son être chrétien, lui aussi est éprouvé par la crise d'identité et la crise des valeurs.

La même constatation vaut pour le religieux, surtout s'il est jeune ou s'il sait, dans le cas contraire, être sensible aux mutations du monde qui l'entoure. Il a voulu construire avec ses frères un type de vie embrassant la totalité de l'existence et reposant sur une certaine vision de l'homme et du chrétien. Le célibat, la vie communautaire, l'évangile pris comme inspiration et comme règle ; tout cela fondé sur la foi en Dieu et, par conséquent, en l'homme. Mais voilà que cet édifice, jamais achevé et toujours fragile, paraît miné dans ses fondations mêmes. Les sécurités qui venaient d'une anthropologie considérée comme évidente sont battues en brèche, la solidité des affirmations de foi est contestée, l'Eglise, incertaine, semble hésiter. Ce qui forme la réalité particulière de la vie religieuse : célibat, communauté, partage, recherche commune de Dieu dans la prière, ne pouvant tenir en l'air, tend à s'effriter.

Ainsi il apparaît clairement à quel point les aspects anthropologique, chrétien et religieux sont liés ensemble. La crise et le désarroi, quand ils atteignent l'un, se communiquent forcément aux autres. Aussi, et une fois de plus, voyons-nous que la crise n'épargne personne ni aucun milieu. Avant de poursuivre sa marche vers un avenir autre, l'homme met à l'épreuve ses anciennes valeurs. On a l'impression que tout va éclater et sombrer : il y a comme un temps d'arrêt et de silence, une angoisse d'attente. C'est dans un tel moment historique que nous sommes.

On se demandera peut-être en quoi notre analyse est utile à la vie religieuse. Ne serait-il pas plus profitable d'examiner de plus près les problèmes concrets de celle-ci et d'indiquer les pistes de recherche où il conviendrait qu'elle s'engage ? En fait, la crise d'aujourd'hui est si profonde qu'il était nécessaire de chercher ses racines, qui touchent la conception même de l'homme et de la spécificité chrétienne. Ce n'est que sur un tel arrière-fond que

l'on peut saisir le caractère radical de la crise actuelle de la vie religieuse.

III. — DES VALEURS À VIVRE

Au vu de la situation présente, de ses incertitudes et de ses besoins, quelles sont les valeurs que la vie religieuse d'aujourd'hui est appelée à affirmer et à promouvoir ? Que doit faire le religieux pour que la vie qu'il a choisie ait un sens pour lui-même d'abord, et qu'elle réponde aux vœux profonds de l'homme, et cela en dépit de l'ébranlement général des valeurs ?

1. *Aller jusqu'au bout des questions*

Nous pensons que l'homme d'aujourd'hui reste, en dépit des apparences et des doutes, essentiellement identique à l'homme de toujours : ses structures biologiques, ses instincts, ses passions, ses sentiments, sa rationalité et sa pensée, n'ont pas dû subir des mutations substantielles depuis l'apparition de l'*homo sapiens*. Mais ceci étant admis, et tout en sachant que nos impressions sont relatives au regard de l'histoire, il faut reconnaître que jamais peut-être au cours de son existence l'humanité n'a connu un tel vertige de doute et d'incertitude sur elle-même.

Rien ne sert de se voiler la face, de pratiquer la politique de l'autruche, de se lamenter sur notre temps : il est vraiment nôtre parce que nous sommes appelés à le vivre. Et ce temps aussi doit être « racheté » (*Ep 5*, 16), c'est-à-dire employé pour la promotion de l'homme, pour son ouverture à la totalité de l'existence. Cela veut dire que le religieux d'aujourd'hui, loin de fuir les questions, de les nier et de se replier dans un ghetto bien protégé (qui d'ailleurs n'existe nulle part), doit assumer les incertitudes, les recherches, les obscurités de son époque. Il ne s'agit pas de le faire par snobisme ; mais il faut plutôt, avec courage et honnêteté, accueillir lucidement les questions qui se posent à nous-mêmes et aux autres. Avec les outils intellectuels et spirituels que nous avons ou que d'autres mettent à notre disposition, nous devons chercher à y voir clair, à reconnaître du moins quels sont les enjeux et les choix qui s'offrent. Il n'y a rien de pire que des questions mal posées ou résolues hâtivement et superficiellement. Que nous le voulions ou non, nous sommes condamnés à ne pas nous contenter de répétitions ou d'à-peu-près. Si nous savons aller, malgré l'effroi qui peut nous saisir, jusqu'au bout des questions, la réponse ne sera pas refusée à qui cherche avec droiture.

2. *Retrouver la profondeur*

D'autant plus qu'il ne s'agit pas exclusivement ni même principalement d'une recherche intellectuelle. Il s'agit que l'homme, apprenant à vivre en profondeur, discerne au fond de lui-même, par une longue patience, sa véritable image. Qu'il entrevoie, par toute sorte d'approches et d'expériences, le mystère saisissant de son être, qui s'ouvre sur un autre abîme (celui que nous appelons Dieu). Vivant trop à la surface de lui-même et des êtres, l'homme a perdu le centre et s'est tourné vers le divertissement et la consommation. Dès lors, ne trouvant pas où enfoncer ses racines, la foi chrétienne est réduite à un vernis idéologique ou à un ensemble de comportements éthiques. On répète des formules, on ressasse un langage, on se jette dans des activités qui servent d'exutoires, pour se cacher le vide intérieur que ne remplit aucune présence, ni celle de l'homme ni celle de Dieu.

Le religieux d'aujourd'hui, pour être homme et chrétien authentique, doit donc se mettre courageusement à la recherche de son humanité, convaincu que c'est ainsi qu'il s'ouvrira au mystère de Dieu se profilant derrière tout être. En un temps où l'extériorité, la fuite, l'étourdissement par l'action sévissent partout, il sera l'homme d'intériorité, de profondeur. En termes religieux cela signifie que les valeurs de silence, de solitude, de réflexion et de prière doivent constituer les fondements de sa vie. On ne peut pas être religieux si l'on n'est pas chrétien, et un chrétien qui n'est pas en quête de sa vérité humaine n'est ni homme ni chrétien. Aussi bien il s'agit d'affirmer, par cette recherche en profondeur, que l'homme est la source et l'aboutissement de tous les problèmes, et que c'est en retrouvant son identité (qui n'existe pas en dehors de Dieu) qu'il tiendra en main la clé des solutions à venir.

3. *Expérience communautaire*

Le phénomène de la vie religieuse a été toujours essentiellement communautaire. De ce fait diverses justifications ont été données, qui toutes comportent une part de vérité : pratique de l'amour mutuel, aide réciproque, efficacité apostolique. Dans la perspective qui est la nôtre ici, il convient d'insister sur la communauté comme lieu d'approfondissement et d'expérience spirituelle. Ce que nous venons d'écrire sur la nécessité pour l'individu de retourner à ses racines, de vivre dans la quête de sa vérité et dans l'attente de la révélation du mystère absolu qui est Dieu, s'applique également au groupe religieux. Celui-ci doit être pour ses membres l'espace privilégié de l'expérience et l'appel incessant à vivre en profondeur.

Ainsi la communauté sera tout à la fois le milieu où se vit l'amour mutuel enraciné dans la foi en Jésus, et le signe de la recherche de ce qui est fondamental dans l'existence : vérité de l'homme, mystère de Dieu. Sa fonction principale apparaît dès lors non une tâche à faire, mais une vie à vivre. Offrant à ses membres d'abord, mais en définitive à tous les hommes, un lieu où l'homme est honoré dans sa valeur et dans son exigence la plus profonde, où Dieu est cherché comme le centre générateur de tous les sens, une telle communauté est appelée à jouer au sein de la société humaine un rôle capital, irremplaçable, et cela précisément en tant que communauté.

4. *Séparations nécessaires*

La vie religieuse était caractérisée dans un passé encore tout proche par de multiples séparations ; habitat, style de vie domestique, vêtement, travail, sans parler du célibat et de la vie communautaire, établissaient une nette démarcation entre les religieux et les autres. Ces derniers temps, la plupart des barrières, plus ou moins artificielles, sont tombées, et les religieux ne se distinguent guère de leur entourage. C'est là une donnée de fait dont on voit aisément les côtés positifs.

Il reste cependant que l'engagement dans la direction qui vient d'être indiquée : s'ouvrir aux questions, vivre en profondeur, créer une communauté en fonction de telles exigences, comporte des ruptures par rapport à l'ordre habituel des choses. Les objectifs et les projets de la plupart des groupements humains (à l'exception peut-être de la cellule familiale) visent des aspects partiels de la vie, aspects culturels, sociaux, économiques, politiques, etc. Vivre ensemble pour être pleinement et totalement hommes et croyants chrétiens, tout subordonner à un tel projet et tout organiser en fonction de lui, constitue incontestablement une originalité. Originalité, et donc différence et séparation. Cette différence et cette séparation sont dans la nature même de la vie religieuse puisqu'elles ne reposent pas sur des détails soumis à l'évolution historique, mais sur son projet central : être le lieu privilégié de la promotion totale de l'homme, dans l'expérience de Dieu.

5. *Fonction humaine et fonction ecclésiale de la vie religieuse*

Du fait de cette originalité — à condition, bien entendu, qu'elle soit concrètement et dynamiquement vécue —, la fonction sociale de la vie religieuse, indépendamment même de toute considération de foi, paraît évidente. Que des hommes ou des femmes célibataires s'établissent en communauté stable, qu'ils vivent de façon positive leur solitude affective et sexuelle, qu'ils mettent en com-

mun le fruit de leur travail, sans que priment les facteurs de rentabilité et de profit, qu'ils cherchent à créer pour tous un espace de liberté, de gratuité, de recherche des valeurs les plus fondamentales pour l'homme, cela ne se voit pas partout ni tous les jours. Certes, c'est un idéal qui est ici énoncé et l'on sait quel écart existe, dans tous les cas, entre lui et la réalité. Mais le fait qu'une telle utopie soit sans cesse, et depuis des siècles, reprise et quelquefois partiellement réalisée, mérite d'être remarqué et souligné. Au sein d'un monde qui, habituellement, pratique et recherche d'autres valeurs, chaque fois qu'un tel signe apparaît, c'est l'appel à la vraie vie qui retentit, et alors se lève un petit espoir qu'elle est, peut-être, possible. La vie religieuse gagnerait à prendre conscience de cette « fonction séculière », qui est en même temps pour elle une terrible exigence.

Mais un regard chrétien voit plus loin. Il discerne que la visée principale d'une telle forme de vie est de réaliser les exigences radicales de l'Evangile : l'expérience de Dieu en Jésus, l'amour *inconditionnel de tout prochain, la création d'une figure du monde* à venir instauré par le Christ. En ce sens, la vie religieuse est au cœur même de l'Eglise, elle est sa centration sur l'essentiel. Dire cela, c'est indiquer du coup que la vie religieuse n'a ni ne peut avoir aucun monopole sur le radicalisme évangélique. En effet, que seraient un chrétien, une communauté chrétienne, sans cette concentration sur l'essentiel ? Aussi la fonction ecclésiale de la vie religieuse est-elle de maintenir vivante, au sein de la communauté-Eglise tout entière, l'exigence évangélique. Elle rappelle à tous les chrétiens (quand elle est authentique, ce qui, hélas ! n'est pas toujours le cas) où est leur trésor et où doit être leur cœur. Elle est en quelque sorte la mauvaise conscience de l'Eglise, puisqu'elle proclame ce que devrait être la vie de tous les croyants.

Aussi, loin d'être un privilège ou un charisme sélectif de plus grande perfection, elle est un service exigeant confié à des « serviteurs bons à rien » (*Lc 17,* 10). En même temps que d'autres formes de vie chrétienne, la vie religieuse, par sa recherche de Dieu, par son amour de l'homme, par sa création de la communauté, est une cellule, une micro-réalisation de l'Eglise.

*
* *

Depuis quinze siècles qu'elle existe, la vie religieuse, diverse dans ses formes mais une dans sa visée profonde, a connu bien des hauts et des bas. Aux périodes de grande décadence interne, de décomposition (entre autres, au XIVe et au XVIIIe siècles), succédaient des moments de renouveau et de rayonnement. Quelques

grands tournants ont marqué son histoire : monachisme oriental au IVe siècle ; formation du monachisme bénédictin surtout sous sa forme clunisienne et cistercienne (XIe et XIIe siècles), naissance des ordres mendiants (XIIIe s.) et celle des clercs réguliers (XVIe s.). Numériquement, elle a connu au XVIIIe siècle — pas particulièrement brillant pour elle au plan spirituel — un sommet jamais atteint : plus de 300.000 religieux hommes pour environ 100 ordres différents (en 1956, pour plus de 200 ordres, il n'y avait guère plus de religieux). En 25 ans (entre 1775 et 1800), ce chiffre est tombé à 150.000, pour arriver, vers 1850, à environ 70.000, alors qu'entre temps de nouvelles congrégations avaient surgi. Une diminution de 75 % en moins d'un siècle, c'était une débâcle inouïe ! Et pourtant cette situation fut redressée avec rapidité et 100 ans plus tard (1950) le nombre des religieux dépassait de nouveau 300.000 (indice de croissance : plus de 500 %). Certes, il s'agit là uniquement de chiffres, qui, de soi, ne disent rien sur la vitalité spirituelle du groupe, encore que cette vitalité ne fût pas des moindres au cours des XIXe et XXe siècles [2].

Au regard de ces chiffres, la crise numérique actuelle, pour inquiétante qu'elle soit, paraît un malaise passager plutôt qu'une maladie grave. De même, s'il y a une sorte d'éclatement des structures, des tâtonnements et des peurs, si sur bien des points on constate un relâchement voire un embourgeoisement, pour qui connaît bien la réalité de la vie religieuse, ce n'est pas une période de décadence que nous vivons, mais un temps de recherches créatrices. Il serait extrêmement grave, mortel même, de perdre confiance, de ne plus croire qu'un tel genre de vie a un sens pour l'Eglise et pour le monde.

Si ce monde n'est plus chrétien (l'a-t-il d'ailleurs jamais été ?), si nous le disons sécularisé et areligieux, s'il est vrai qu'il rend la vie religieuse plus difficile, il n'en reste pas moins vrai également qu'il offre à celle-ci une chance unique. Vécue dans sa rigueur et dans sa vigueur évangéliques, la vie religieuse pourra révéler à toute personne de bonne foi un espace de liberté et d'authenticité, où l'homme cherche à être pleinement lui-même, dans toute sa vérité de créature ouverte au mystère de Dieu. C'est un défi qui lui est adressé : pourquoi ne le relèverait-elle pas aujourd'hui, comme elle a su le faire tant de fois dans l'histoire ?

F 84240 La Tour d'Aigues Thaddée MATURA, O.F.M.
Grambois

2. Pour ces chiffres voir R. HOSTIE, *Vie et mort des ordres religieux.* Approches psychosociologiques, Coll. *Bibliothèque d'études psycho-religieuses,* Paris-Bruges, Desclée De Brouwer, 1972, p. 218-220, 224-251.